



# LES PLUS BELLES

Illustrées en silhouettes  
par FÉLICIEN PHILIPP

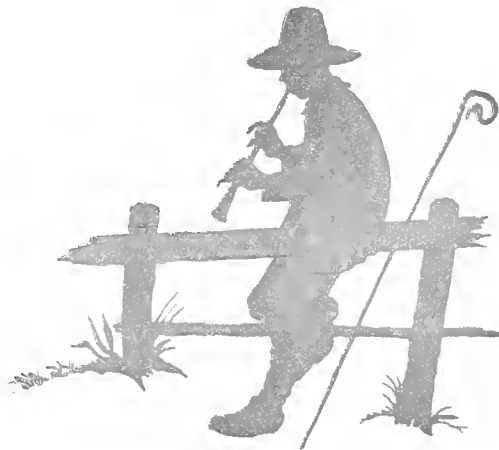


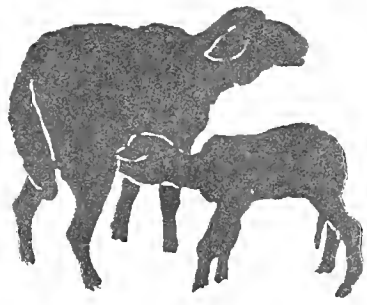


NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES  
3 3333 08928 7979



F-844 - La Fontaine  
Les plus belles fables







F-6

THE UNIVERSITY OF CHICAGO





LES PLUS BELLES  
F A B L E S  
DE LA FONTAINE,

Avec 38 figures en silhouettes  
découpées par Félicien Philippe

---



ÉDITIONS SPES LAUSANNE

D802721



F  
841  
L



1784  
1785  
1786  
1787  
1788  
1789  
1790  
1791  
1792  
1793  
1794  
1795  
1796  
1797  
1798  
1799  
1800





## LA NIGELLE ET LA FOURMI

La Nigelle, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue -  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermis-seau.  
Elle alla crier l'amine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'oft. toi d'animal.  
Intérêt et principal. »  
La Fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
- Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
— Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaise.  
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise :  
Eh bien ! dansez maintenant. »



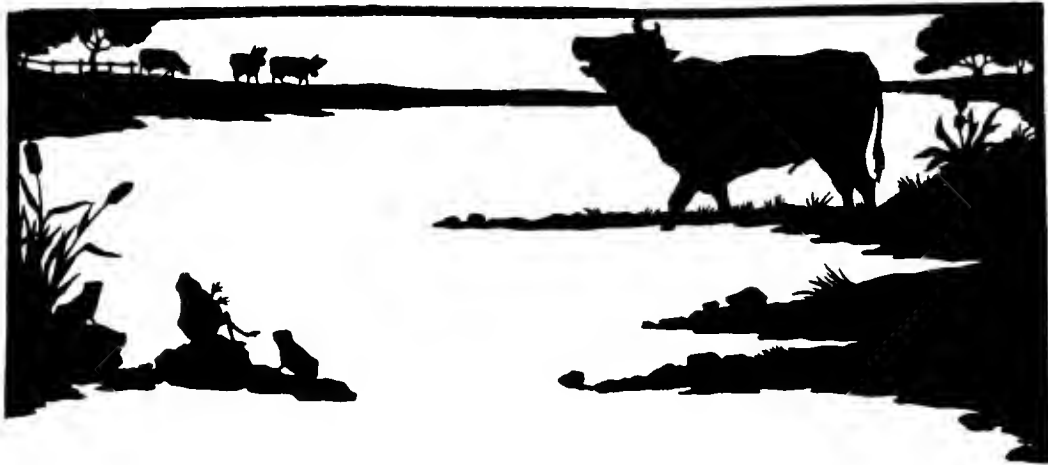


## LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »  
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait  
plus.





## LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une Grenouille vit un Bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,  
Pour égaler l'animal en grosseur,  
Disant : « Regardez bien, ma sœur :  
Est-ce assez ? dites-moi, n'y suis-je point encore ?  
— Nenni. — N'y voici donc ? — Point du tout. — N'y voilà ?  
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore  
S'enfla si bien qu'elle creva.  
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :  
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,  
Tout petit prince a des ambassadeurs,  
Tout marquis veut avoir des pages.







## LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté  
Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que jé me vas désaltérant  
Dans le courant.

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle :  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle :  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'Agneau : je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge. »  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le Loup l'emporte et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.





## LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

« J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son fils,  
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,  
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,  
Allaient vendre leur Âne un certain jour de foire.  
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,  
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;  
Puis cet homme et son fils le portèrent comme un lustre.  
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre !  
Le premier qui les vit de rire s'éclata :  
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?  
« Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »  
Le Meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;  
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.  
L'Âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,  
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure ;  
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure

Passent trois bons marchands, cet objet leur déplut  
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :  
Oh là ! ho, descendez, que l'on ne vous le dise,  
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise,  
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter,  
— Messieurs, dit le Meunier, il faut vous contenter,  
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,  
Quand trois filles passent, l'une dit : C'est grand'honte  
Qu'il faille voir ainsi docteler ce jeune fils,  
Tandis que ce nigaud, comme un ébègue assis,  
Fait le beau sur son âne, et pense être bien sage,  
— Il n'est si de le faire bien plus de peur à son âne  
Passez votre chemin, la fille, et n'en croyez.

Les mains qu'ils se coupent sur les penneiges,  
Comme eux, au lieu d'un et mil son fils en charge,  
N'en fera pas une troisième troupe  
Comme eux me à gloire, l'on dit : Les gens sont leus,  
Le pauvre n'en peut plus s'émanciper sur leurs coups,  
Et qui le corriges ainsi sans punir l'outrage ?  
Et puis peine de gâté de leur vieux domestique ?  
Sans doute qu'il le leur fils veut vendre sa peau,  
— Parieu, dit le Meunier, est-il à son cerveau  
Qui proteste contentement le mende et son père,  
Esqu'ils roulez si par quelque manière  
Ils en voudrions à tout, ils descendent tous deux.

L'Ane se prélassant marche seul devant eux.  
Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode  
Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?  
Qui de l'Ane ou du maître est fait pour se lasser ?  
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.  
Ils usent leurs souliers, et conservent leur Ane.  
Nicolas au rebours, car quand il va voir Jeanne,  
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.  
« Beau trio de baudets ! » Le Meunier repartit :  
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :  
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,  
« Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,  
« J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.





## LE LOUP DEVENU BERGER

Un Loup qui commençait d'avoir petite part  
Aux brebis de son voisinage.  
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard.  
Et faire un nouveau personnage.  
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton.  
Fait sa houlette d'un bâton,  
Sans oublier la cornemuse.  
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,  
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :  
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »  
Sa personne étant ainsi faite,  
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,  
Guillot le sycophante approche doucement.  
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,  
Dormait alors profondément ;  
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette :  
La plupart des brebis dormaient pareillement.  
L'hypocrite les laissa faire ;  
Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis,  
Il voulut ajouter la parole aux habits.  
Chose qu'il croyait nécessaire.  
Mais cela gâta son affaire :  
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.  
Le ton dont il parla fit retentir les bois,  
Et découvrit tout le mystère.



Chacun se réveille à ce son,  
Les brebis, le chien, le garçon.  
Le pauvre Loup, dans cet esclandre,  
Empêché par son hoqueton,  
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre  
Quiconque est loup agisse en loup :  
C'est le plus certain de beaucoup.





## LE LOUP ET LA CIGOGNE

Les loups mangent gloutonnement.  
Un Loup donc étant de frairie  
Se pressa, dit-on, tellement  
Qu'il en pensa perdre la vie :  
Un os lui demeura bien avant au gosier.  
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvait crier,  
Près de là passe une Cigogne.  
Il lui fait signe, elle accourt.  
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.  
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,  
Elle demanda son salaire.  
- Votre salaire ! dit le loup :  
Vous riez, ma bonne commère !  
Quoi ? ce n'est pas encor beaucoup  
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?  
Allez, vous êtes une ingrate :  
Ne tombez jamais sous ma patte. »







## LE RENARD ET LES RAISINS

Certain Renard gascon, d'autres disent normand,  
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille  
Des Raisins mûrs apparemment,  
Et couverts d'une peau vermeille.

Le galant en eût fait volontiers un repas :

Mais comme il n'y pouvait atteindre :

« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?



## L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

L'usage seulement fait la possession.  
Je demande à ces gens de qui la passion  
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme.  
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.  
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,  
Et l'Avare ici-haut comme lui, vit en gueux.  
L'homme au trésor caché, qu'Esopé nous propose,  
Servira d'exemple à la chose.

                  Ce malheureux attendait,  
Pour jouir de son bien, une seconde vie ;  
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.  
Il avait dans la terre une somme enfouie,  
                  Son cœur avec, n'ayant autre déduit  
                  Que d'y ruminer jour et nuit,  
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.  
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,  
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât  
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.  
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,  
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.  
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.  
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,  
                  Il se tourmente, il se déchire.

Un passant lui demande à quel sujet ses cris.

C'est mon trésor que l'on m'a pris.

— Votre trésor ? où pris ? — Tout joignant cette pierre.

— Eh ! sommes-nous en temps de guerre,

Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait

De le laisser chez vous en votre cabinet.

Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.

— A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,

Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,

Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent :

Mettez une pierre à la place,

Elle vous vaudra tout autant.







## LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR

Petit poisson deviendra grand,  
Pourvu que Dieu lui prête vie :  
Mais le lâcher en attendant,  
Je tiens pour moi que c'est folie :  
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un Carpeau qui n'était encore que fretin,  
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.  
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;  
Voilà commencement de chère et de festin :  
Mettons-le en notre gibecière. »

Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière :  
« Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir  
Au plus qu'une demi-bouchée.  
Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée :  
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :  
    Au lieu qu'il vous en faut chercher  
    Peut-être encor cent de ma taille  
Pour faire un plat : quel plat ? croyez-moi, rien qui vaille.  
— Rien qui vaille ? eh bien ! soit, repartit le Pêcheur :  
Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,  
Vous irez dans la poêle : et vous aurez beau dire,  
    Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :  
    L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.





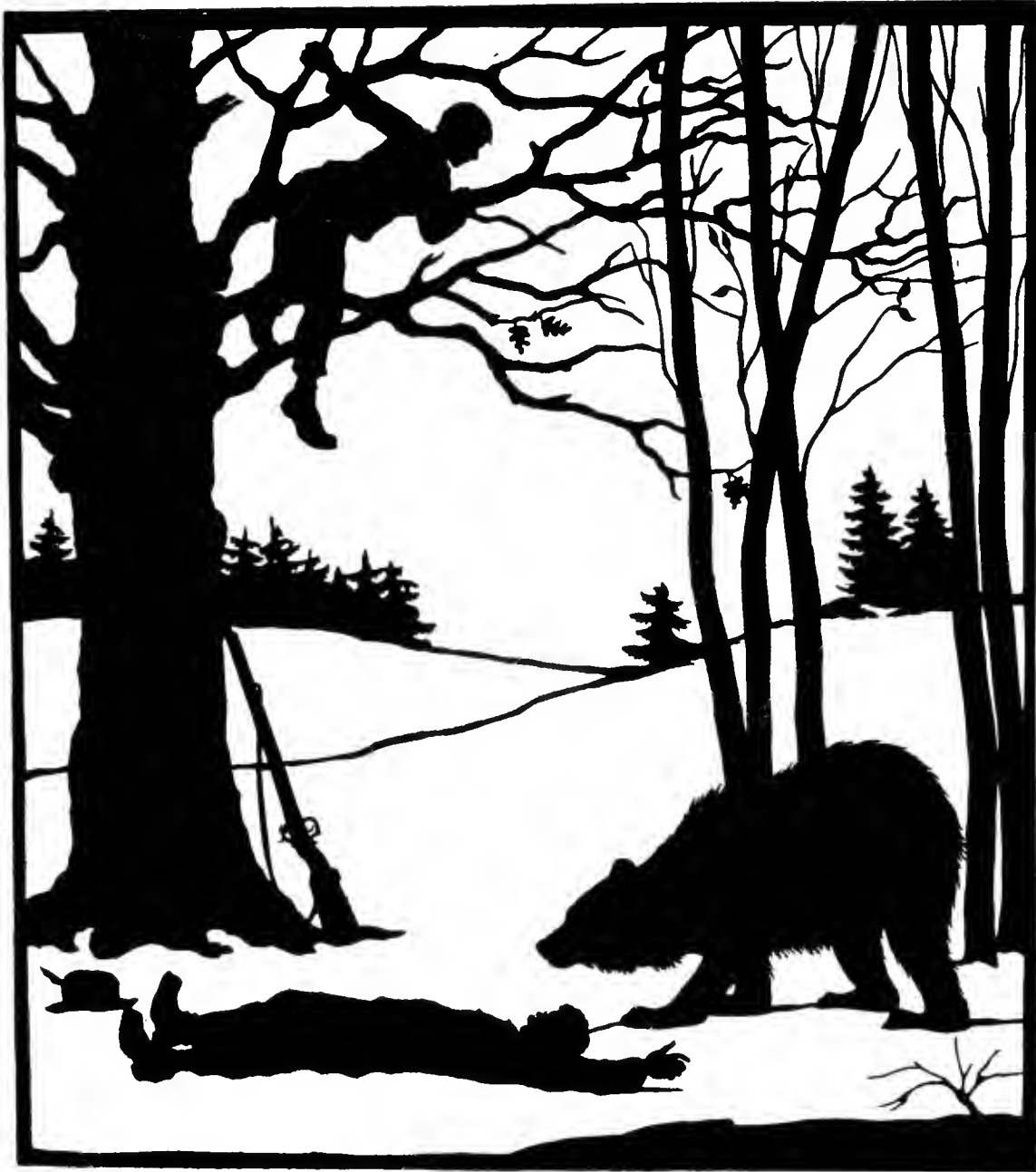
## LA POULE AUX OEUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.  
Je ne veux, pour le témoigner,  
Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,  
Pondait tous les jours un œuf d'or.  
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :  
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable  
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,  
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.  
Belle leçon pour les gens chiches !  
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus  
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,  
Pour vouloir trop tôt être riches !



## L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux Compagnons, pressés d'argent,  
À leur voisin fourreur vendirent  
La peau d'un Ours encor vivant,  
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.  
C'était le roi des ours au compte de ces gens.  
Le marchand à sa peau devait faire fortune ;  
Elle garantirait des froids les plus cuisants :  
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.  
Lindenaut prisait moins ses Moutons qu'eux leur Ours :  
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.  
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours.  
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,  
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.  
C'est là mes gens frappés comme d'un coup de foudre.  
Le marché ne tint pas : il fallut le résoudre :  
D'intérêt contre l'ours on n'en dit pas un mot.  
L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un arbre ;  
L'autre, plus froid que n'est un marbre,  
S'enfonce sur le nez, fait le mort, tient son vent.  
Ayant quelque part ouï dire  
Que l'ours s'acharne peu souvent  
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.  
Ceigneur Ours, comme un soi, donna dans ce panneau :  
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;  
Et de peur de supercherie,  
Se tourne, se retourne, approche son museau.  
Faire au passage de l'haleine.  
C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »  
À ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.  
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,  
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille  
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.  
Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?  
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?  
Car il s'approchait de bien près,  
Te retournant avec sa serre.  
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais  
Faire la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »



Il voit ce corps gisant...



## LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir : il faut partir à point :  
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ? Etes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il faut vous purger  
Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait : et de tous deux  
On mit près du bui les enjeux :  
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
Ni de quel juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire,  
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,  
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard, il broute, il se repose.

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait : mais les élans qu'il fit

Furent vains : la Tortue arriva la première.

« Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! et que serait-ce

Si vous portiez une maison ?







## LE CHIEN QUI LÂCHE SA PROIE POUR L'OMBRE

Chacun se trompe ici-bas :  
On voit courir après l'ombre  
Tant de fous, qu'on n'en sait pas  
La plupart du temps le nombre.  
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.  
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,  
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.  
La rivière devint tout d'un coup agitée ;  
A toute peine il regagna les bords,  
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.



## LE MOUCHE ET LES CHEVAUX

Dans un chemin roman, sablonneux, caillaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé,  
Six forts chevaux tiraient un cocher,  
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;  
L'attelage suait, souffrait, était rendu.  
Une Mouche survient, et des chevaux s'approche,  
Prétend les trainer par son bourdonnement,  
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment  
Qu'elle fait aller la machine,  
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher,  
Aussitôt que le char chemine,  
Et qu'elle voit les gens marcher,  
Elle s'en croit le digne maître,  
Va, vient, fait l'impressée ; il semble que ce soit  
Un sergent de bataille, dont en chaque endroit  
L'air annonce ses gens et hâte la marche,  
La marche, en ce commun besoin,  
Se plaint qu'elle agit, seule et qu'elle a tout le soin ;  
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.





Le moine disait son bréviaire :  
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :  
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !  
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,  
Et fait cent sottises pareilles.  
Après bien du travail, le Coche arrive au haut :  
« Respirons maintenant ! dit la Mouche aussitôt :  
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.  
Çà, messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,  
S'introduisent dans les affaires :  
Ils font partout les nécessaires,  
Et, partout importuns, devraient être chassés.





## LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait  
Bien posé sur un coussinet,  
Prétendait arriver sans encombre à la ville  
Légère et court-vêue, elle allait à grands pas.  
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agée,  
Cotillon simple et souliers plats,  
Notre laitière ainsi troussée  
Complait déjà dans sa pensée  
Tout le prix de son lait, en employait l'argent :  
Achetai un cent d'œufs, faisai triple couvée :  
La chose m'aït à bien par son soin diligent.  
— Il m'est, disait-elle, facile  
De élever des poulets autour de ma maison :  
Le renard sera bien habile  
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
Le porc à s'engraisser coûtera peu de soin :  
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;  
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.  
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,  
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?  
Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée :  
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.  
La dame de ces liens, quittant d'un œil mari  
Sa fortune ainsi répandue,  
Va s'excuser à son mari,  
En grand danger d'être battue.  
Le récit en farce en fut fait :  
On l'appela le Pot au lait.

D 802 721





## LES DEUX COQS

Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint,  
Et voilà la guerre allumée.

L'amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint  
Cette querelle envenimée

Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint  
Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint ;  
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage .  
La gent qui porte crête au spectacle accourut.

Plus d'une Hélène au beau plumage  
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut ;  
Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire et ses amours.

Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite,  
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours  
Cet objet rallumer sa haine et son courage :  
Il aiguissait son bec, battait l'air et ses flancs,

Et s'exerçant contre les vents,

S'armait d'une jalouse rage.

Il n'en eut pas besoin, son vainqueur sur les toits  
S'alla percher, et chanter sa victoire.

Un Vautour entendit sa voix :  
Adieu les amours et la gloire ;

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.

Enfin par un fatal retour,  
Son rival au tour de la Poêle  
S'en vint faire le coquet.

Il laisse à jamais quel orgueil ;  
Les fleurs des femmes en France.

La Fortune se vint à faire de ses coups

Des vainqueurs insolent, à son tour vainqueur

Le vaincu dit sans s'en rendre compte

À ses succès, à sa beauté.





## LE CHIEN QUI PORTE À SON COU LE DINER DE SON MAÎTRE

Certain chien qui portait la pitance au logis,  
S'était fait un collier du dîner de son maître.  
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être  
Quand il voyait un mets exquis :

Mais enfin il l'était : et tous tant que nous sommes  
Nous nous laissons tenter à l'approche des chiens.  
Chose étrange : on apprend la tempérance aux chiens.  
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !

Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné,  
Un Maître passe, et veut lui prendre le dîner.  
Il n'en eût pas toute la joie  
Qu'il espérait d'abord : le Chien mit les la croie  
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé :

Grand combat ; d'autres chiens arrivent ;  
Us étaient de ceux-là qui vivent  
Sur le public, et craignent peu les coups.  
Notre Chien se voyant trop faible contre eux tous,  
Et que le chair courait un danger maritime,  
Voulut avoir sa part : et, lui sage, il leur dit :

- Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit  
Faites votre profit du reste. »

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau :  
Et chacun de tirer, le Maître, la canaille,  
A qui mieux mieux, Ils firent tous ripaille ;  
Chacun d'eux eût part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville  
Cù l'on met les deniers à la merci des gens.  
Echevins, prévôt des marchands,  
Tout fait sa main ; le plus habile  
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps  
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.  
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,  
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot.  
On lui fait voir qu'il est un sot.  
Il n'a pas de peine à se rendre :  
C'est bientôt le premier à prendre.







## L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux Pèlerins sur le sable rencontrent  
Une Huitre que le flot y venait d'apporter :  
Ils l'avaient des yeux, du doigt ils se la montrent :  
L'égard de la dent il fallut contester.  
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;  
L'autre le pousse et dit : — Il est bon de savoir  
Qui de nous en aura la joie.  
Celui qui le premier a pu l'apercevoir  
En sera le gobeur : l'autre le verra faire.  
— Si par là l'on juge l'affaire,  
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.  
— Je ne l'ai pas mauvais aussi.  
Dit l'autre : et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.  
— Eh bien ! vous l'avez vue : et moi je l'ai sentie.  
Pendant tout ce bel incident,  
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.  
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huitre et la gruge.  
Nos deux Messieurs le regardant.  
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :  
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille  
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :  
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,  
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,  
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

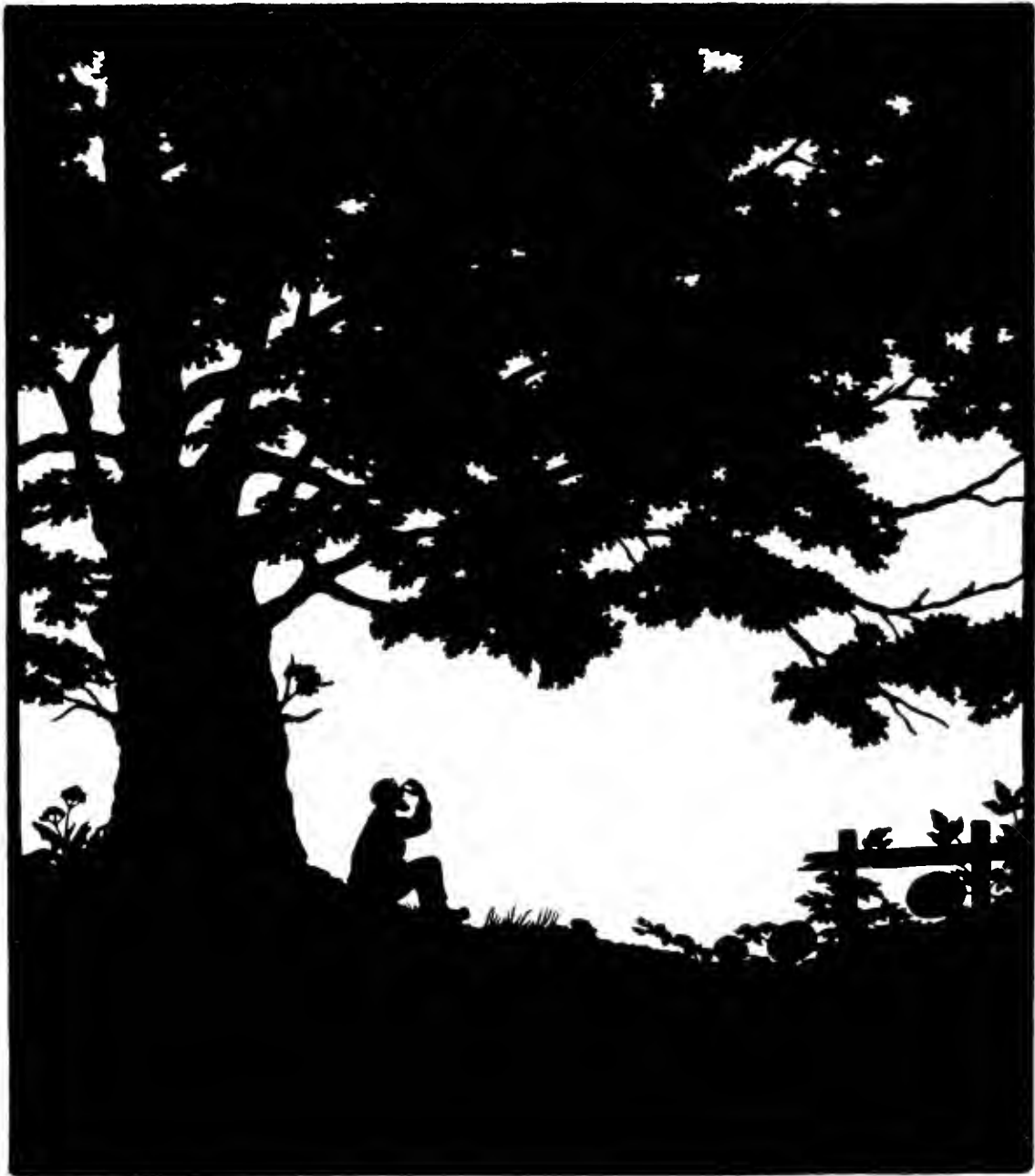
## LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve  
En tout est un rais. et l'aller parcourant,  
Dans les citrouilles je la trouve.

Un villageois, considérant  
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :  
« A quoi songerait dit-il, l'auteur de tout cela ?  
Il a bien mal placé cette citrouille-là !

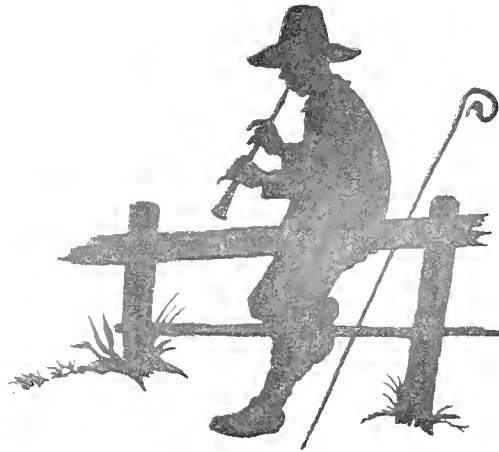
Hé ! par là-haut je l'aurais pendue  
A l'un des chênes que voilà :  
C'eût été justement l'affaire :  
Ni fruit, ni arbre, pour rien faire.  
« Serait-ce un malheur, qu'il n'y eût point eu de  
Citrouille en de celui qui présente ton curé ?  
Peut-être eût été mis sur quelque oie par exemple,  
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,  
Ne perd-il pas en cet endroit ?  
« Dieu s'est mépris : plus je contemple  
Ce fruit, plus ainsi plus il me semble à d'abord  
Que l'on n'a rien fait un quiproquo. »

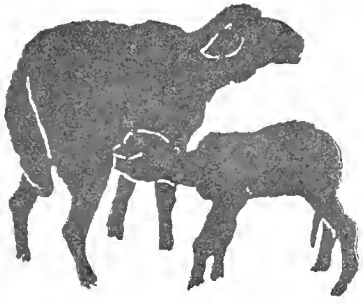
« Mais n'importe, sans le dire à personne :  
Les nez ont point, dit-il, quand on a tant d'esprit :  
C'est à peine aussi s'il va prendre son somme,  
Tu n'as rien vu de le nez du dormeur en pâtit.  
« Il se frotte en passant la main sur son visage,  
« Et se frotte le gland pris au poil du menton.  
« Il se frotte le gland à changer de langage.  
« Et dit-il, je saigne. Et que serait-ce donc  
« Si ce gland n'était qu'une masse plus lourde.  
Et que le gland eût été gourde ?  
« Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;  
« J'en suis bien à présent la cause. »  
« En le nomme l'en de toute chose,  
Garde regard à la maison.











*S P E S*



*S U R G I T*